



HAL
open science

L'individu et le cas. Écrire le moi privé avec ou contre la psychanalyse

Jean-François Laplénie

► **To cite this version:**

Jean-François Laplénie. L'individu et le cas. Écrire le moi privé avec ou contre la psychanalyse. Rolf Wintermeyer; Corinne Bouillot. "Moi public" et "moi privé" dans les mémoires et les écrits autobiographiques du XVIIe siècles à nos jours, Presses des Universités de Rouen et du Havre, pp.123-134, 2008, 978-2-87775-452-1. hal-03165744

HAL Id: hal-03165744

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03165744v1>

Submitted on 22 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'individu et le cas

Écrire le moi privé avec ou contre la psychanalyse

Jean-François LAPLÉNIE

Dès 1895, dans les *Études sur l'hystérie*, Sigmund Freud reconnaît que ses relations de cas [*Fallgeschichten*] « se lisent comme des romans [*Novellen*] »¹, soulignant ainsi, entre l'histoire d'un patient, la description d'un cas et une nouvelle de fiction, une ressemblance qu'il situe explicitement dans la façon de lire ces différents textes. Tout se passe comme si le dispositif narratif qui gouverne l'acte de lecture primait les autres circonstances de production du texte et masquait l'opposition entre réalité et fiction. C'est ainsi, note Freud en 1907, que les rêves inventés de la *Gradiva* de Wilhelm Jensen sont en tous points analogues à des rêves véritables, et que le savoir de l'écrivain campe des personnages auxquels il est possible d'appliquer la méthode analytique – *in absentia*.

Si le personnage fictif s'avère analysable, il doit en aller de même, *a fortiori*, des personnages ayant leur modèle dans la réalité. De fait, en s'intéressant à des textes autobiographiques, Freud semble avoir également établi très tôt une parenté entre le discours de ses patients et les écrits de confessions. En 1910, il se penche sur Léonard de Vinci qui, en la personne de ses *Carnets*, « pos[e] pour [lui] pour une petite psychanalyse »², puis en 1917 sur *Poésie et vérité* de Goethe ; mais c'est aux *Mémoires d'un névropathe* publiés en 1903 par le Président Daniel Paul Schreber, qu'il consacre l'étude de ce type la plus volumineuse, parue en 1911 dans le *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen* sous

1. Sigmund Freud et Joseph Breuer, *Études sur l'hystérie*, trad. A. Berman, Paris, PUF, 1956, 1993, p. 127.

2. Lettre de Freud à C. G. Jung du 11 novembre 1909, dans Sigmund Freud et Carl Gustav Jung, *Correspondance*, éd. W. McGuire et W. Sauerländer, trad. R. Fivaz-Silbermann, Paris, Gallimard, 1975, t. I, p. 342.

le titre *Remarques psychanalytiques sur la relation autobiographique d'un cas de paranoïa (dementia paranoides)*. Dans ces différentes études, c'est encore une fois le dispositif d'écriture, narration à la première personne et surtout « contrat d'identité » fondateur du texte autobiographique³, qui rapproche les productions autobiographiques de la parole de l'analysant et semble autoriser à les mettre en analyse. La lecture analytique prend en quelque sorte acte du « système discursif moderne servant à la production et à l'homogénéisation d'intériorités psychologiques » : « depuis le milieu du xvi^e siècle », le texte autobiographique « sert de double du sujet »⁴.

Les premières études que des psychanalystes consacrent à des textes autobiographiques reposent sur la croyance en la présence en filigrane du texte d'un individu réel, dont le texte autobiographique constitue une parole *analogue* à celle de l'analysant en séance. Cette croyance prend deux formes qui vont marquer durablement toute lecture analytique de ces textes : il s'agit d'une part de la certitude qu'il est justifié de soumettre le *je* autobiographique à une analyse, et d'autre part de la vulnérabilité de cette approche aux mystifications et aux pièges. Les *Remarques psychanalytiques* s'ouvrent ainsi par un préambule dans lequel Freud écarte d'un revers de main les hésitations méthodologiques et déontologiques liées à la pratique de l'analyse *in absentia* en la justifiant par le fait qu'« on ne peut contraindre les paranoïaques à surmonter leurs résistances intérieures » et qu'en conséquence, « précisément dans cette affection, un mémoire rédigé par le malade ou bien une auto-observation imprimée peut remplacer la connaissance personnelle du malade ».

C'est pourquoi je ne trouve pas illégitime de rattacher des interprétations analytiques à l'histoire de la maladie d'un paranoïaque (*Dementia paranoides*) que je n'ai jamais vu, mais qui a décrit lui-même son cas et l'a porté à la connaissance du public en le faisant imprimer⁵.

La publication du texte, bien qu'elle aille à l'encontre du secret de la séance analytique, apparaît ici comme la justification ultime de l'acte d'analyse sur le texte qui en vient rapidement à tenir lieu d'analysant. Malgré les restrictions prudentes posées par Freud en 1911, l'habitude

3. « Ce qui définit l'autobiographie pour celui qui la lit, c'est avant tout un contrat d'identité qui est scellé par le nom propre » (Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, nouvelle éd. augm., Paris, Seuil, 1996, p. 33).

4. Manfred Schneider, *Die Erkaltete Herzensschrift, Der autobiographische Text im 20. Jahrhundert*, Munich, Vienne, Hanser, 1986, p. 26 et p. 17 – je traduis.

5. Sigmund Freud, *Cinq psychanalyses*, trad. M. Bonaparte et R. Löwenstein, 2^e éd. revue et corr., Paris, PUF, 1966, p. 264 – trad. modifiée.

s'installe donc rapidement de lire le texte comme on écoute le patient : lecture bien indiscreète que cette façon d'écouter aux portes du texte sans l'accord de son auteur.

Cette évolution ne semble cependant pas s'accompagner d'une plus grande circonspection. Ainsi, lorsqu'en 1915 Hermine von Hug-Hellmuth⁶ présente à Freud le texte qu'elle publiera en 1919 sous le titre *Journal d'une adolescente*, Freud lui écrit immédiatement que le texte est « un petit joyau » :

Je crois vraiment que jamais encore on ne pénétra avec une clarté et une sincérité semblable les mouvements de l'âme qui caractérisent, dans les années qui précèdent la puberté, le développement de la fillette de notre société [...]⁷.

Freud termine sa courte lettre en recommandant à Hug-Hellmuth de « faire paraître ce journal »⁸ qui illustre et confirme de façon éclatante l'édifice théorique de la psychanalyse. Et pour cause : le texte est un faux, ou un semi-faux, forgé de toutes pièces par la psychanalyste à l'aide de ses propres notes de jeune fille. C'est, en quelque sorte, un journal reconstitué, composé dans le but de correspondre au modèle théorique. L'enthousiasme de Freud pour le « naturel » de « ces notes sans art »⁹, son absence totale de méfiance quant à leur caractère de véridicité signale justement que le psychanalyste-lecteur y a trop facilement trouvé ce qu'il y a cherché. Si le texte présente une narration en tout point conforme au modèle attendu, c'est que le narrateur de première personne y est déjà *construit* tel, c'est-à-dire non comme une individualité mais comme un *cas*. La docilité du texte à l'analyse atteste de sa duplicité.

Cette petite supercherie est symptomatique de ce que la psychanalyse attend à l'époque d'un texte à la première personne, qu'il ait été ou non explicitement destiné à la publication : des épisodes analysables selon un schéma préétabli. Cela se traduit par un mode de lecture particulier, caractéristique tout d'abord des analystes de profession, étendu ensuite à tous ceux que touche la mode freudienne de la décennie 1920-1930 : d'une part, la lecture analytique fait entière créance au « contrat d'identité »

6. Voir à ce sujet Pamela V. Tytell, « Le journal de Hermine von Hug-Hellmuth : faussaire et victime » dans Jean-François Chiantaretto *et al.* (éd.), *Autobiographie, journal intime et psychanalyse*, Paris, Economica, 2005, p. 327-336.

7. Lettre de Freud à Hermine von Hug-Hellmuth du 27 avril 1915 (publiée comme préface de la première édition du *Journal* en 1919), dans *Journal psychanalytique d'une petite fille*, adapté de l'allemand par C. Malraux, Paris, Denoël, 1928, 1975, p. 13.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

fondé par le pacte autobiographique et identifie le *je* à la personne réelle de l'écrivain, faisant abstraction de l'acte même d'écriture accompli par l'*auteur* ; d'autre part, elle opère sur ce *je* un travail de sélection et de filtrage qui fait passer le moi individuel de l'autobiographe, dans ses manifestations les plus privées, au statut de *cas*, c'est-à-dire d'exemplification d'un point de théorie ou de matériau pour l'élaboration de nouveaux concepts. Ce moi-cas est dès lors signifiant en ce qu'il confirme un *type* prévu par le modèle théorique, mais il s'avère également significatif lorsqu'il s'en écarte. Dans les conditions d'une telle lecture, le texte autobiographique est *prétexte* à analyse.

Au cours du premier tiers du xx^e siècle, une grande partie des écrivains, germanophones dans un premier temps, prend acte de ce que Musil nomme la présence « obscurément menaçante et attirante »¹⁰ de la psychanalyse dans le champ littéraire : la vulgate psychanalytique qui se diffuse de plus en plus largement en Europe après la Première Guerre mondiale devient en effet le bagage culturel et l'horizon d'attente du lecteur moyen.

Dans l'entre-deux-guerres en Allemagne et en Autriche, le conflit se cristallise autour de la question du rapport entre l'écriture et la rationalité scientifique – à laquelle on pense à l'époque que ressortit la psychanalyse. De Karl Kraus à Robert Musil, la défense du territoire de la littérature passe par une séparation stricte des domaines de compétence : à la science revient le domaine des régularités et des lois – ce que Musil nomme le domaine *ratioïde* ; à l'art en général et à la littérature, au *Dichter*, le domaine *non-ratioïde* des « exceptions sans lois » et de l'individualité¹¹. Dans ce contexte, la lecture psychanalytique représente l'une des menaces les plus directes de ce mode de pensée scientifique envers la littérature. Pour les écrivains formés à cette période, l'autobiographie constituera l'un des champs de bataille les plus actifs, sinon les plus riches, de cette rivalité entre la littérature et la psychanalyse. Ils voient alors s'offrir à eux un choix : écrire *avec* ou *sans* la psychanalyse. Quelle que soit la décision prise, la présence menaçante de la lecture analytique les oblige à poser de façon différente le problème de l'intime et de l'individualité. Ces positions extrêmes sont illustrées par deux écrivains qui se sont côtoyés et affrontés dans les années 1930 à Vienne : Hermann Broch et Elias Canetti. Leurs projets autobiographiques, si éloignés qu'ils soient, constituent les pôles de l'espace dans lequel évoluent les autobiographies conçues ou réalisées à cette période.

10. Robert Musil, « Charakterologie u[nd] Dichtung », *Gesammelte Werke*, éd. Adolf Frisé, nouvelle éd. augm., Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1992, t. II, p. 1404 – je traduis.

11. Robert Musil, « La connaissance du poète : esquisse », *Essais : Conférences, critique, aphorismes, réflexions*, trad. P. Jaccottet, Paris, Seuil, 1984, p. 82–83.

Écrire son autobiographie *avec* la psychanalyse, c'est accepter tacitement ou explicitement la présence de l'analyste au sein du dispositif d'écriture et s'exposer ainsi au discrédit réservé à ceux qui font entrer l'hétéronomie dans le champ. C'est là le sort que connut Hermann Broch. Si ce dernier se montre en effet tributaire de Freud dans sa pensée – « non qu'il fût devenu son zéléateur comme tant d'autres [...], mais il était imprégné de Freud comme d'une doctrine mystique »¹² –, c'est très évidemment aussi le cas dans son texte posthume intitulé *Autobiographie psychique* (1942, publié en 1999). Broch est en analyse depuis 1927 et, depuis son exil aux États-Unis, en cure auprès de Paul Federn, auquel le texte est destiné en même temps qu'à deux amies de Broch¹³. Il ne s'agit pourtant pas d'un texte seulement privé, mais d'une forme d'autobiographie non aboutie, la « propédeutique à une autobiographie »¹⁴.

Cela explique que le texte perde ici jusqu'à son caractère narratif pour prendre la forme d'une auto-analyse en écriture, d'un portrait statique dans lequel un seul épisode, le récit de son « expérience platonicienne » à l'âge de neuf ans, fait véritablement l'objet d'une séquence narrative d'une certaine étendue, même si elle n'occupe que quelques lignes¹⁵. C'est bien le tableau d'une névrose dans lequel Broch se fait « plutôt auto-analyste qu'autobiographe » et tente « comme du dehors [...] de disséquer son âme avec le regard du psychanalyste »¹⁶. Le résultat de ce postulat de départ est un texte dans lequel la psychanalyse a un statut particulier : si l'auteur essaie de « [s]'abstenir si possible de toute terminologie analytique », il y décrit cependant les processus psychiques « dans un certain but analytique »¹⁷ :

C'est précisément pour cela – pour ainsi dire comme test expérimental – que j'ai mis au centre de toute ma description un seul motif psychique, celui de l'impuissance imaginaire. J'ai parfaitement conscience que cohabitent dans ma structure psychique bien d'autres éléments traumatiques [...]. Mais c'est précisément parce qu'il y a une diversité presque infinie aussi bien dans les traumatismes que dans les symptômes, qu'il fallait mettre l'accent sur un seul motif qui permette peut-être un re-

12. Elias Canetti, *Jeux de regard*, trad. W. Weideli, *Écrits autobiographiques*, Paris, LGF, 1998, p. 699 ; voir également p. 703–704.

13. Il s'agit de Ruth Norden et d'Annemarie Meier-Graefe (Paul Michael Lützel, *Die Entropie des Menschen : Studien zum Werk Hermann Brochs*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000, p. 24).

14. *Ibid.*, p. 19.

15. Hermann Broch, *Autobiographie psychique*, trad. L. Cassagnau, Paris, L'Arche, 2001, p. 43–44.

16. Paul Michael Lützel, *op. cit.*, p. 19–20.

17. Hermann Broch, *op. cit.*, p. 37.

groupement global : je ne prétends donc nullement que c'est là la règle d'or de toute ma structure, mais j'affirme qu'à mon âge une analyse ne peut avoir de succès que s'il existe un espoir de trouver un dénominateur commun à mes phénomènes névrotiques. *Il me faut, il est vrai, laisser à l'analyste le soin d'apporter une réponse à cette question*¹⁸.

Il y a là un trait que l'*Autobiographie psychique*, en dépit de son caractère *prénarratif*, partage avec d'autres textes écrits avec la psychanalyse, comme le texte quasi-contemporain de Michel Leiris, *L'Âge d'homme* (1939), lui aussi marqué par la « large créance accordée à la psychologie freudienne »¹⁹. La cure analytique *réelle* de l'auteur informe le texte au niveau de l'*inventio* comme à celui de la *dispositio* : elle fournit au texte les éléments dont il se compose, l'ordre dans lequel ils sont disposés et les concepts pour les mettre en relation. Ainsi, les lignes directrices du portrait auto-analytique de Broch rayonnent à partir du motif central que l'autobiographe a posé, par hypothèse en quelque sorte, au centre du texte. Les principes hérités de la pensée freudienne, principalement l'idée selon laquelle la névrose est d'étiologie sexuelle et qu'elle a tendance à répéter dans la vie adulte des traumatismes subis pendant l'enfance, constituent les lignes de fuite qui partent de ce centre. Bien que le texte se ressente de ce parti pris analytique²⁰, il ressort de sa lecture que Broch l'emploie comme processus d'élaboration, comme un terrain d'*expérience*, chose caractéristique d'un homme qui, comme l'écrit Leiris de lui-même, « aime penser une plume à la main »²¹.

Dans de tels projets, le moi le plus privé de l'autobiographe semble former le centre exclusif du texte. Le contraste entre cette attention pour le privé et le caractère « apocalyptique » de l'époque – on est en 1942 – n'a pas manqué de gêner Broch qui indique à la fin de son *Autobiographie psychique* que c'est pour lui « presque une source de honte que de s'occuper dans cette époque des problèmes les plus privés et les plus personnels »²². Or le moi de l'autobiographe, s'il est certes bel et bien *privé* en regard du cours de l'histoire, se scinde systématiquement en deux instances, la

18. *Ibid.*, p. 37–38 – trad. rectifiée. C'est Broch qui souligne.

19. Michel Leiris, « De la littérature considérée comme une tauromachie » [1945-1946], dans *L'Âge d'homme* [1939], Paris, Gallimard, [1973], p. 16.

20. Qu'on pense aux nombreuses listes numérotées qui émaillent le texte, ainsi que la désignation des types de femmes par des numéros – fonctions remplies, chez Leiris, par les figures allégoriques.

21. Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 27 ; voir aussi p. 41.

22. Hermann Broch, *op. cit.*, p. 61. On trouve les mêmes scrupules sous la plume de Michel Leiris (*op. cit.*, p. 11).

première personne de l'énoncé et celle de l'énonciation : le moi *privé* à proprement parler, l'*observandum* ; et un moi extérieur, première émanation d'un analyste. En jouant le jeu de la psychanalyse, l'auteur s'engage en outre à ce que sa narration pénètre très profondément dans l'intime de son histoire personnelle et refoule la vie *publique* à la périphérie. Or c'est précisément dans ces profondeurs de l'intime que l'outillage analytique intervient pour subsumer les épisodes individuels racontés sous des lois générales. Les catégories descriptives de la psychanalyse qui informent l'écriture pratiquent une sorte de codage de l'intime, qui se rapproche ainsi insensiblement du symptôme. De la même façon, le *je* apparaît menacé de morcellement selon les schémas des topiques freudiennes²³. C'est un des paradoxes de l'autobiographie *avec* la psychanalyse que le *moi privé*, au fur et à mesure que la narration pénètre dans le domaine de l'intime – c'est-à-dire, dans le xx^e siècle européen, de tout ce que l'on ne peut justement pas dire ou être *en public* –, court le risque de perdre son individualité pour devenir un *cas*, c'est-à-dire l'illustration d'un modèle explicatif.

Écrire *avec* la psychanalyse ne signifie pas pour autant faire allégeance totale à ce savoir. Proposer l'analyse en même temps que le texte revient à occuper le terrain de l'interprétation : on ne laisse ouvertes que les portes qui semblent mériter d'être poussées, et l'on guide ainsi la lecture analytique à laquelle pourtant on paraît se prêter. L'autobiographie de Leiris, chez qui « l'exhibition de symptômes sexuels [a] fonction d'écran »²⁴, s'avère être un jeu contrôlé avec le pacte d'interprétation *implicite* que constitue la présence *explicite* de la psychanalyse dans le texte. Chez Broch également, le texte constitue une tentative de fixer, de formaliser et de figer le processus de libre interprétation. C'est que pour ces autobiographes qui sont également des *poetæ docti*, le genre autobiographique s'ouvre certes aux savoirs extérieurs, mais il n'en reste pas moins texte, quelquefois œuvre, et finalement en position dominante par rapport aux savoirs qui y sont convoqués.

À l'opposé de cette attitude, l'écrivain peut chercher à échapper à la présence en filigrane de l'analyste et à ne pas ouvrir son texte à cet invité gênant. C'est le cas d'Elias Canetti, dont le projet autobiographique joue

23. Voir par ex. Hermann Broch, *op. cit.*, p. 55 : « Bref, le premier type [de femme] correspond à mon surmoi, le second à mon ça pulsionnel et si le premier me permet de vivre mon masochisme, je place tout mon sadisme dans le second. »

24. Claude Burgelin, « Des secrets sans importance, ou Quelques têtes de chapitre du roman analytique de Michel Leiris », dans Francis Marmande (éd.), *Michel Leiris, Le siècle à l'envers*, Tours, Farrago, 2004, p. 85–98, ici p. 94–95.

dans son œuvre le rôle d'une « justification théorique antipsychanalytique »²⁵. Il faut en effet attendre ces textes, publiés à la fin de la vie de l'auteur, pour que Canetti désigne explicitement Freud comme l'ennemi qu'il dit s'être choisi dès son arrivée à Vienne en 1923. Non que l'autobiographie se contente de développer cet antagonisme au niveau des thèmes explicites : elle sert de théâtre à un affrontement dans lequel l'écriture déjoue l'interprétation analytique. Canetti sait qu'il lui est impossible de faire mine d'ignorer la psychanalyse et que la voie de la naïveté lui est donc barrée, tout comme celle de la dénégation – ce cas étant prévu dans la théorie comme la preuve d'une *résistance*. Le conflit s'est donc déplacé vers l'intérieur du dispositif d'écriture.

Christine Meyer a montré que Canetti a emprunté à l'écriture autobiographique de Stendhal plusieurs stratégies d'évitement et de diversion. Certaines d'entre elles ont pour but de « détourner l'attention de ce centre camouflé »²⁶ qu'est la personne de l'autobiographe ; la plus importante ici, susceptible de contrer une méthode interprétative qui met à profit autant les non-dits que les aveux, est cependant la « fuite en avant ». *La Langue sauvée* (1977), premier volume de l'autobiographie, s'ouvre justement sur un chapitre intitulé « Mon tout premier souvenir », récit d'un souvenir précoce comme ceux que tente de faire remonter la cure analytique. La machine interprétative mise en branle par ce titre ne manque pas de s'emballer à la lecture de la première phrase : « Mon tout premier souvenir est baigné de rouge »²⁷, et du chapitre entier. Cette scène où l'on menace l'enfant de lui couper la langue, réclame presque qu'on la lise comme une manifestation de l'angoisse de castration. Or le narrateur esquive cette interprétation convenue pour faire de cette scène une miniature métaphorique résumant la problématique de toute l'autobiographie : le « salut *de* et *par* la parole »²⁸. Écrire *sans* ou *contre* la psychanalyse signifie donc tout sauf tenter d'écrire naïvement ; au contraire, il s'agit de prendre acte de la présence du système d'interprétation, et de jouer de ses failles, dont la plus grave est sa *surdité* aux individualités :

25. Françoise Kenk, « L'autobiographie de Canetti, justification théorique antipsychanalytique », dans Jean-François Chiantaretto *et al.* (éd.), *op. cit.*, p. 153–164, ici p. 153.

26. Christine Meyer, *Canetti lecteur de Stendhal, Construction d'une écriture autobiographique*, Mont-Saint-Aignan, Publications de l'Université de Rouen, coll. « Études autrichiennes » n° 12, 2004, p. 170.

27. Elias Canetti, *La langue sauvée*, trad. B. Kreiss revue par M.- F. Demet, *Écrits autobiographiques*, p. 3 – trad. modifiée.

28. Christine Meyer, *op. cit.*, p. 140.

L'illusion la plus pénible du traitement psychanalytique est la perpétuelle écoute du patient. Il passe des heures et des heures à parler, mais en réalité on ne l'écoute pas, n'ayant d'oreille que pour ce qu'on sait déjà avant même qu'il n'ait ouvert la bouche²⁹.

C'est justement cette surdité qu'exploite l'écriture autobiographique de Canetti, en la surchargeant d'indices certes concordants mais faisant fonction de leurre, de sorte que le lecteur-interprète « célèbre comme une révélation ce qui lui est proposé à mots couverts comme diversion »³⁰ :

En intégrant l'analyse au récit, en livrant le texte pour ainsi dire « clés en main » au lecteur, Canetti s'approprie le monopole de l'interprétation. [...] Ainsi le fait que l'image de la langue coupée puisse être interprétée comme un symbole de castration paraît finalement secondaire par rapport à d'autres lectures possibles, si bien que l'interprétation psychanalytique – la plus manifeste – se révèle aussi la plus superficielle et la moins riche de toutes³¹.

Il ne reste aux analystes qu'à abdiquer devant ce texte sur lequel « il n'y a rien à interpréter » : Canetti « dit tout en clair et le commentaire ne peut que s'effacer devant le texte, l'analyste devant l'auteur »³². Là où Broch occupe le terrain afin de guider l'interprétation, Canetti prend le parti délibéré de jouer le jeu de l'exhibition et d'anticiper l'analyse. Le dispositif textuel se sert de la « disposition au déchiffrement »³³ pour générer les fausses pistes évidentes où s'engouffre et se perd l'analyste trop prompt à considérer le moi privé qui ressort du texte comme un cas sur lequel exercer ses catégories.

Anticiper les interprétations psychanalytiques pourrait cependant sembler une bien piètre défense contre une méthode herméneutique qui, née dans le giron de la médecine, ne se laisse pas si facilement détourner de la pratique du diagnostic. Or c'est précisément ce que met en scène un épisode central du deuxième volume de l'autobiographie de Canetti, l'excursion dans le Karwendel :

29. Elias Canetti, *Le Territoire de l'homme*, trad. A. Guerne, *Écrits autobiographiques*, p. 1238 [1973] – trad. modifiée.

30. Michael Rohrwasser, « Schreibstrategien. Canettis Beschreibungen von Freud », dans Thomas Anz (éd.), *Psychoanalyse in der modernen Literatur, Kooperation und Konkurrenz*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1999, p. 145–166, ici p. 160 – je traduis.

31. Christine Meyer, *op. cit.*, p. 180.

32. Roger Gentis, *La Folie Canetti*, Paris, Maurice Nadeau, 1992, p. 181.

33. Christine Meyer, *op. cit.*, p. 140.

de liberté peuvent accomplir est étonnant. Cette période du 1^{er} au 10 août 1925 pendant laquelle je fus seul, où je traçai mes frontières face à Freud, mais où je me justifiai aussi contre les accusations de ma mère sans qu'elle le sût [...], ce bref intermède de liberté a nourri le reste de ma vie et me reste encore présent à la mémoire [...]³⁴.

Or cet « intermède », théâtre d'une libération d'Elias tant vis-à-vis de sa mère que vis-à-vis de Freud, dont le jeune homme a justement lu *Psychologie des masses et analyse du moi* pendant l'excursion, est précédé chronologiquement tout autant que logiquement par le récit d'une crise, une « éruption ». C'est ainsi que le narrateur nomme la violente réaction du jeune Elias au refus autoritaire de sa mère de lui accorder la maigre somme nécessaire à l'excursion prévue de longue date. Le médecin de famille diagnostique « un Œdipe », « un cas très clair »³⁵, confirmant ainsi le sentiment qu'un lecteur frotté de psychanalyse avait pu se forger dès le premier volume de l'autobiographie. L'excursion, pivot central de cette séquence, a donc bel et bien libéré Elias d'Œdipe : en le libérant de sa mère, elle a *liquidé* le complexe, faisant mentir du même coup le diagnostic et le modèle théorique sur lequel il s'appuyait ; en le libérant de Freud, elle a en outre effacé l'auteur de ce modèle. L'autobiographie met ici en scène, dans une longue séquence narrative, le rejet de la psychanalyse en tant que système de pensée, mais aussi comme clef d'interprétation et comme thérapie.

Il est caractéristique que ce triple rejet soit amené par des moyens proprement littéraires et en aucune façon par une argumentation polémique qui reviendrait en effet à se placer du point de vue de la science même dont il s'agit de montrer le pouvoir réducteur. Là où la science ne perçoit que les invariants, les lois et les régularités, seule l'écriture [*Dichtung*] est en mesure de faire justice au multiple et à la diversité du phénomène humain :

Les analystes croient détenir le fil d'Ariane du labyrinthe dans lequel ils nous entraînent. [...] Les labyrinthes sont innombrables, et ils croient que c'est toujours le même³⁶.

La psychanalyse refuse donc, selon Canetti, de percevoir le multiple et réduit les individualités au « schéma toujours semblable à lui-même et donc rapidement ennuyeux »³⁷ que réclame le mode de pensée scientifique.

34. Elias Canetti, *Le Flambeau dans l'oreille*, p. 486.

35. *Ibid.*, p. 466.

36. Elias Canetti, *Le Territoire de l'homme*, p. 1041 [1945].

37. Elias Canetti, *Le Flambeau dans l'oreille*, p. 447 – trad. complétée.

Canetti emploie donc une stratégie de dissimulation et de court-circuit pour rendre inopérantes ces catégories préconstruites et retrouver, dans l'écriture autobiographique, la possibilité d'un moi qui ne soit pas une inconnue à analyser et à réduire, mais un espace³⁸, celui des métamorphoses. Écrire *contre* la psychanalyse fait passer le moi *privé* au statut de moi *individuel*, impossible à réduire à un *cas*. Comme il l'écrit au sujet des autres personnages de son autobiographie,

Chacun a gardé sa forme propre et unique, ce qui me paraît absolument essentiel. Le fait qu'ils soient devenus entre-temps des personnages n'enlève rien à leur individualité. L'osmose entre individus et types, c'est précisément l'une des tâches majeures du poète³⁹.

La construction du personnage, si elle ne peut renoncer aux types, ne doit cependant pas se faire aux dépens des individualités. En trouvant ce point d'équilibre entre individu et type, l'écriture résiste à l'application des lois scientifiques qui viennent réduire les individualités vivantes aux *cas* d'un schéma abstrait. En ce sens, c'est bien le personnage construit par le texte autobiographique qui sert de réponse à Freud, comme le suggère cet aphorisme contemporain de l'écriture de l'autobiographie :

Il me presse de porter un coup mortel à Freud. Comment le pourrais-je, puisque je *suis* ce coup ?⁴⁰

Écrire une autobiographie *contre* la psychanalyse dans la seconde moitié du xx^e siècle semble chose impensable, comme en témoignent les accusations de conservatisme esthétique portées à l'encontre de Canetti. En réalité, cette écriture plurivoque⁴¹, si elle s'inscrit dans un cadre intertextuel antérieur à la psychanalyse, ne court-circuite pas purement et simplement les problématiques de la modernité, mais les pose à l'*abri* de la « présence menaçante » des savoirs scientifiques. Du projet autobiographique de Hermann Broch, qui cherche à fonder une modernité sur Freud et Joyce, à celui de Canetti, on mesure l'écart entre deux attitudes d'écriture qui acceptent ou refusent dans le dispositif autobiographique même la présence du psychanalyste.

38. Elias Canetti, *Le Cœur secret de l'horloge*, traduction de W. Weideli revue par R. Mariancic, *Écrits autobiographiques*, p. 1382 [1978].

39. Elias Canetti, *La Langue sauvée*, p. 180 – trad. modifiée.

40. Elias Canetti, *Le Cœur secret de l'horloge*, p. 1381 [1978].

41. Christine Meyer, *op. cit.*, p. 135 : « Selon le point de vue où l'on se place, le projet autobiographique de Canetti peut être interprété soit comme une entreprise de déconstruction du sujet, soit comme une projection totalisante et idéaliste de la personnalité harmonieuse. »

Ces attitudes opposées, malgré l'estime personnelle et le vif échange intellectuel qui liait ces deux hommes, conditionnent la façon dont apparaît le *moi privé* dans l'autobiographie. Le paradoxe réside dans le fait que le cadre interprétatif de la psychanalyse amène le moi privé, à force de confession, à proximité immédiate du *cas* des pathographies. Sauver l'intime de cette intrusion analytique revient, au contraire, à chercher dans l'écriture elle-même des parades aux catégorisations proposées par la science pour retrouver un caractère individuel. Cela se fait chez Canetti par un jeu avec les attentes convenues de la lecture analytique, là où Broch se contente d'occuper le terrain de l'interprétation en comptant sur la connivence du lecteur analyste. À travers le choix d'écrire *avec* ou *sans* la psychanalyse, ce sont cependant bien deux conceptions du « métier du poète » et de la « connaissance de l'écrivain » qui s'affrontent : deux façons de lire les enjeux intellectuels et littéraires de l'entre-deux-guerres en Europe.

Maître de conférences
Université Paris-Sorbonne – Paris-IV